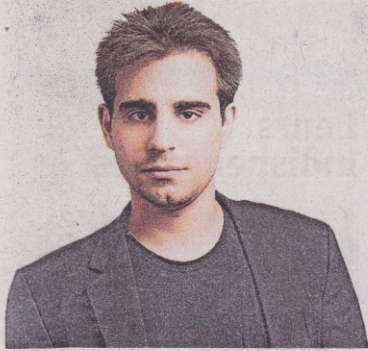


Le Cercle du «Matin Dimanche»

L'habitude barbare des musées



Quentin Mouron

Écrivain

Une amie m'a fait remarquer que je fréquentais toujours les mêmes musées et, dans ces musées, souvent les mêmes tableaux. Au Louvre, je retrouve avec émotion «La Jeune Orpheline» de Delacroix; au Musée d'Orsay je me promène dans «L'Atelier» de Courbet; au Kunstmuseum de Berne je visite «Les Filles Jaunes» de Cuno Amiet; il n'y a qu'à Plateforme 10 où je n'aille jamais: les employés y sont trop mal payés.

J'ai répondu à cette amie qu'elle-même sortait depuis trois ans avec le même homme, qu'elle le voyait plusieurs fois par semaines et semblait en être très satisfaite - je n'ai pas osé lui dire qu'entre Delacroix et son abruti terminal de mec, mon choix était vite fait. J'ai répondu à cette amie qu'il en allait des œuvres comme des hommes, comme des femmes: on les ignore d'abord, puis on apprend à les fréquenter, on les appro-

fondit, on y revient, parfois on se brouille, parfois on se quitte, on se reprend, on s'oublie (il y a des ex que l'on ne reconnaît plus dix ans plus tard, il y a des tableaux qu'on ne se souvient pas d'avoir distingué dix ans plus tôt - et parfois on se tombe dans les bras, on couche ensemble une fois, deux fois, et on se sépare encore). J'ai répondu à cette amie que rien ne m'était plus étranger que cette frénésie de possession qui nous fait passer d'une ville à l'autre en quelques jours, d'un musée à un autre en quelques heures et d'une œuvre à une autre en quelques minutes - et parfois même en quelques secondes!

Maurice Blanchot a pu parler, très justement, de «l'habitude barbare des musées». Et c'est qu'il y a quelque chose d'étrange à exposer ainsi - parfois jusqu'à l'entassement le plus impitoyable - des centaines, des milliers d'œuvres hétérogènes, qui se dévorent entre elles comme des amants jaloux. Mais il est encore plus étrange de s'y ruer comme dans un étal de boucherie, avec les crocs dehors, avec l'appétit des grands fauves, comme si l'expérience esthétique n'était qu'une sous-catégorie de la mastication.

L'institutionnalisation de l'art, la profusion des musées, leur frénésie à proposer sans cesse «des nouveautés»; mais aussi la subjectivité de citoyen-consommateur produite par les superstructures du capitalisme tardif; cela tend à modifier profondément notre rapport à l'art et aux musées. D'une logique qualitative, nous sommes passés à une logique quantitative, à une logique de pure accumulation. Encore pathologique au XIX^e siècle - que l'on songe au remarquable «Cousin Pons» de Balzac - la frénésie d'accumulation est le caractère ordinaire du visiteur



Les œuvres se rencontrent, comme des amis, comme des amants, comme des amours - et elles nous bouleversent, c'est-à-dire qu'elles nous changent.

des musées au XXI^e siècle. Et le visiteur pathologique, le détraqué, le fou, le barbare, c'est précisément celui qui prend le temps, qui s'arrête, qui se moque de la quantité; c'était déjà celui qui, parmi l'amoncellement des croûtes du Salon de 1819, allait d'instinct de «La Méduse» de Géricault à «L'Odalisque» d'Ingres, puis de «L'Odalisque» au «Pygmalion» de Girodet; c'est celui qui, aujourd'hui comme hier, sait que l'œuvre est une fantastique machine à sentir et à penser, parfois à créer, et que le sentiment, comme la pensée, comme la création, demandent du temps.

Prendre le temps devant les œuvres - comme devant les êtres - c'est aussi refuser les injonctions du capitalisme triomphant. C'est comprendre enfin, pour parler comme Gadamer, que «l'être véritable de l'œuvre d'art, c'est qu'elle devient expérience qui métamorphose celui qui l'a fait.» Autrement dit: les œuvres se rencontrent, comme des amis, comme des amants, comme des amours - et elles nous bouleversent, c'est-à-dire qu'elles nous changent.

Facebook Le Matin Dimanche

Retrouvez les textes des personnalités du Cercle du Matin Dimanche et participez au débat